

Stéphane SCRIVE

# Quand le Niger marchait au pas...



Ecrire l'Afrique  
Ecrire l'Afrique

L'Harmattan





Quand le Niger  
marchait au pas...

## Écrire l'Afrique

Collection dirigée par Denis Pryn

Romans, récits, témoignages littéraires et sociologiques, cette collection reflète les multiples aspects du quotidien des Africains.

### Dernières parutions

- Judicaël-Ulrich BOUKANGA SERPENDE, *Dunia*, 2016.  
Jean-Yves EPAILLY, *Bangui, Fauves, amour et chirurgie*, 2016.  
Kouadio Koffi Richard KARA, *Koléma, Itinéraire d'une femme de l'Afrique à L'Europe*, 2016  
Adama FANKÉLÉ TRAORÉ, *Kady, une indigente chaste*, 2016  
Lucien BALOSSA, *À Magniongui, un enfant est né*, 2016.  
Michèle MALDONADO, *La bonne parole, Une coopérante en Afrique anglophone*, 2016.  
Abderahim AHMAT, *Un parcours difficile*, 2016.  
Joachim OLINGA, *Les métis de ma mondialisation*, 2016.  
Henri MOUTOUBE, *Les Scieurs de Branches, Un manager dans l'engrenage infernal du monde professionnel*, 2016.  
Emmanuel GOUJON, Clotilde RAVEL, Héloïse VOISIN (dir.), *Eclats d'Afriques, Nouvelles*, 2016.  
Lulla Alain ILUNGA, *Quand le maïs devient chaud*, 2016.  
Maximin Beugré GNADJRO, *La Dérive du Nénuphar*, 2016.  
Gilbert GBESSAYA, *A deux dans la cabane*, 2016.  
Philippe MPAYIMANA, *Rwanda, regard d'Afrique. Only forward looking*, 2015.  
Adélaïde MUKANTABANA, *L'innommable Agahomamun-wa*, 2015  
Nicole FAUCON-PELLET, *Je viens du jardin des cafés, Une vie éthiopienne*, 2015  
El Hadji DIAGOLA, *Merci, les femmes !*, 2015  
Paterne BOGHASIN, *La ruine et la malédiction*, 2015  
Jean-Baptiste BOKOTO APANDA, *Une histoire de violences, Je suis Charlie au Congo*, 2015  
Jean DUBUS, *Là-bas, entre terre et ciel*, 2015.  
Fred JULIANI, *Contes et mécomptes d'Afrique et d'ailleurs*, 2015.

Stéphane SCRIVE

Quand le Niger  
marchait au pas...

L'Harmattan

**© L'Harmattan, 2016**  
**5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris**

<http://www.harmattan.fr>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-08478-7  
EAN : 9782343084787

## SOMMAIRE

PROLOGUE.....	9
CHAPITRE I	
Un pays inconnu.....	11
CHAPITRE II	
Au long du fleuve Niger.....	23
CHAPITRE III	
Une petite ambassade .....	33
CHAPITRE IV	
Un despotisme éclairé.....	47
CHAPITRE V	
Une communauté aux aguets.....	61
CHAPITRE VI	
Le monde clos des diplomates .....	73
CHAPITRE VII	
Une coopération contestée .....	93
CHAPITRE VIII	
Un islam modéré .....	107
CHAPITRE IX	
Une France encore présente .....	117

CHAPITRE X	
L'appel du désert .....	129
CHAPITRE XI	
De la technique du coup d'Etat.....	143
CHAPITRE XII	
On change de capitaine .....	155
EPILOGUE.....	167

## PROLOGUE

L'histoire des événements retracés dans ce livre est vieille de trente ans, une éternité. Depuis, le monde a été bouleversé. Le mur de Berlin s'est effondré entraînant dans sa chute celle de l'Union Soviétique. Le Moyen-Orient s'est embrasé à la suite des opérations menées par les puissances occidentales en Afghanistan et en Irak. Le « printemps arabe » a fait le reste avec les soulèvements en Libye et en Syrie soutenus par les Etats-Unis et leurs alliés et qui ont abouti à la guerre civile et au chaos. Il est né un monstre qui se réclame de l'islamisme forcené et qui menace, désormais, tous les pays proches ou lointains.

L'Afrique au sud du Sahara a été victime des dommages collatéraux de ces conflits et, plus particulièrement, les pays sahéliens. Comme le Mali, première cible, le Tchad, le Cameroun, le Niger est lui-même atteint dans sa partie septentrionale.

Comment ne pas faire un retour sur le passé et ne pas évoquer avec une certaine nostalgie, le Niger des années 1980 quand ce pays, tenu dans la main de fer d'un militaire ascétique, vivait dans le calme et la sécurité ?

C'est ce pays que découvre Antoine, un nouveau venu dans une ambassade en Afrique, sous la conduite d'un chef de mission chevronné, vieux familier de la brousse africaine et des mœurs et coutumes des habitants de ce pays. Au cours des trois années qu'il va passer à Niamey, il connaîtra la vie souvent simple et parfois compliquée qui attend les expatriés venus vivre l'aventure africaine. Il en repartira avec des souvenirs qui ne le quitteront jamais.

Ce sont ces souvenirs qui peuplent ce livre et qui seront peut-être partagés par ceux qui ont connu la même expérience. Aux autres, et surtout aux plus jeunes, ils apparaîtront comme un témoignage désuet de temps révolus définitivement oubliés.

## CHAPITRE I

### Un pays inconnu

« Vous descendez à Niamey. Comme je vous plains »

C'étaient les premiers mots qu'Antoine entendait de la bouche de sa voisine, une Africaine quelque peu plantureuse et qui portait fièrement le boubou, vêtement très ample et multicolore dissimulant les formes généreuses dont la nature l'avait dotée et dont les hommes de son pays sont si friands.

Elle poursuivit :

« Moi, je vais à Abidjan. C'est autre chose. Là-bas, il y a la vie. Ici, c'est le désert »

De fait, depuis que l'on avait quitté les côtes de la Méditerranée, l'avion avait survolé de vastes étendues de sable qui s'appelaient d'abord le Sahara et étaient devenues au sud le Ténéré. Une sorte de plage immense qui, peu à peu, avait laissé la place au Sahel, là où une végétation encore rare, mais solide s'entête à pousser et apporte quelques notes de verdure sur la latérite rouge et quasi stérile.

En s'approchant de Niamey, le paysage devenait un peu moins sec sans perdre, pour autant de son austérité. On était à la fin de la saison des pluies, une saison qui ne dure que trois mois pendant lesquels, à intervalles réguliers, quand tout va bien, des averses violentes précédées d'orages s'abattent sur le pays et donnent à l'air ambiant l'aspect d'un bain turc. Deçà delà, on en voyait encore la trace sur le sol détrempé, de grandes flaques où les bergers venaient faire abreuver leurs troupeaux.

Et puis Niamey apparut, oasis de verdure dans un écrin de sable ocre. Une ville qui s'étendait paresseusement autour du fleuve Niger. Du haut du ciel, on pouvait distinguer les cases de torchis qui se pressaient les unes contre les autres, dans un patchwork presque ininterrompu entourant un centre-ville qui se réduisait à un quadrilatère limité par quelques rares grands immeubles collectifs abritant des services publics, des hôtels ou des banques.

Elle avait bien raison la dame ivoirienne. A première vue, c'est à dire vu d'avion, l'endroit n'était guère engageant et son abord n'incitait qu'à la mélancolie.

Au fur et à mesure que l'avion s'approchait de la piste, l'impression qu'avait ressentie Antoine ne faisait que croître et embellir. Et, lorsqu'il s'y posa, elle devint péremptoire. L'aéroport était un vrai désert, une réplique en miniature de ce qu'il avait survolé deux heures durant et sur des milliers de kilomètres.

La porte s'ouvrit et les quelques passagers qui descendaient à Niamey s'y présentèrent. Ils furent immédiatement aspirés par une bouffée d'air humide et

chaud et envahis de cette odeur qui s'exhale des saunas. Bien que l'on fût en septembre, loin de la période la plus chaude de l'année, la sensation d'étouffement était accablante.

La traversée du tarmac goudronné qui réverbérait la chaleur ambiante constituait une véritable épreuve et c'est avec soulagement qu'Antoine entra dans l'aérogare modeste, mais moderne et bien climatisée où des douaniers dont le zèle était avivé par l'appât du gain qu'ils espéraient tirer d'une fouille approfondie des bagages, étaient pratiquement les seuls occupants.

Les formalités accomplies, il attendit avec une certaine curiosité de découvrir le membre du personnel de l'Ambassade qu'on devait avoir chargé, à son corps défendant, de venir l'accueillir pour l'amener à la résidence qui lui était affectée et dont il savait déjà qu'elle était assez éloignée de l'aéroport.

Bientôt, la curiosité céda la place à l'impatience, car, telle sœur Anne, Antoine ne voyait rien venir.

L'idée lui vint à l'esprit que, le samedi étant partout jour de congé, il avait été laissé à lui-même et qu'il devrait se débrouiller tout seul, quand il découvrirait, reclus dans un coin, perdu dans ses pensées, un Blanc, sans doute un Français, qui n'était pas du voyage. Il se risqua à l'aborder et fit bien, car il était l'homme qu'il cherchait. Distract ou indifférent, celui-ci se contenta de dire son nom et sa qualité, l'intendant de l'Ambassade. Désormais, Antoine avait voiture et chauffeur, ce qui était l'essentiel.

Quittant l'aéroport, la voiture se dirigea vers le centre-ville. Le chemin n'était pas très long. Il traversait ce que l'on aurait appelé naguère le quartier indigène où se succédaient à un rythme monotone les petites maisons de boue séchée et les échoppes aux devantures bigarrées et aux enseignes fantaisistes. Seul point de repère, la grande mosquée dont on disait qu'elle avait été construite grâce à l'argent libyen au temps déjà lointain où les relations avec le régime du colonel Khadafi étaient encore cordiales.

On contourna le cœur de la ville qui était, on l'a vu, très restreint pour passer devant l'hôtel Gaweye, le dernier et le plus prisé des établissements hôteliers de la capitale, dominant le fleuve Niger face au pont Kennedy, lui aussi de création récente. On suivit ensuite l'avenue François Mitterrand qui devait son nom au passage, l'année même, du président français, une artère où se trouvait l'hôpital et, comme le soulignaient les mauvaises langues de la communauté française, la morgue.

On longea la caserne où séjournait, le plus clair de son temps, le général Kountché, le président du Niger, un endroit où, selon la rumeur publique, il valait mieux ne pas s'attarder et surtout s'arrêter même si l'on tombait en panne. On racontait, en effet, Antoine devait l'apprendre plus tard, qu'une telle mésaventure était arrivée à un couple de Néerlandais qui avait immédiatement subi le feu nourri de la sentinelle de garde.

On emprunta, enfin, la route de Yantala où se trouvait la concession de l'Ambassade, c'est-à-dire le

territoire qui avait été acquis par l'Etat français au moment de l'indépendance. S'y étaient alors installées la chancellerie, la résidence de l'ambassadeur et celles du conseiller, du chef de mission de coopération, de l'attaché militaire et du premier secrétaire.

C'était un vaste terrain qui s'étirait sur un promontoire dominant le fleuve et d'où l'on découvrait, au loin, les contreforts des premières collines qui en limitaient le bassin. A l'origine, ce devait être une sorte de tertre de terre rouge à la végétation assez rare, si l'on s'en référait aux photographies de l'époque, mais, on y avait planté et l'ensemble verdoyant était plutôt séduisant.

La maison qui était affectée à Antoine était sans prétention. C'était un bâtiment de plain pied que l'on découvrait au bout d'un jardin et qui s'ouvrait largement, de l'autre côté, sur une vaste pelouse s'achevant au bord d'une sorte de précipice.

Elle était assoupie à l'ombre d'un gigantesque gao qui l'avait vu naître, un de ces arbres de la région dont les racines sont si profondément enfoncées dans le sol qu'elles peuvent absorber toute l'humidité et la fraîcheur dont cet arbre a besoin, un arbre presque magique pour les Africains, celui où se réfugient les esprits. A son sommet, on découvrait un grand nid où venaient s'abriter à la saison d'hiver des cigognes venues d'Europe ou d'Afrique du Sud.

Au centre de la pelouse, un grand bassin qui était à moitié rempli d'une eau saumâtre, à l'aspect glauque, et tenait lieu de piscine. Manifestement, il était à l'état d'abandon.

En rentrant dans la maison, la même impression d'un lieu déserté dominait. C'était un vaste intérieur avec une salle à manger communiquant, après une légère dénivellation, avec un salon qui, comme les trois chambres qui se suivaient en enfilade, donnait sur le jardin. L'endroit était inhabité depuis qu'au printemps, son précédent occupant était parti, prématurément, pour un monde meilleur.

En six mois, le bâtiment avait vieilli et mal vieilli. Les murs s'agrémentaient de fissures plus ou moins profondes qui étaient autant de cicatrices de l'âge. On les avait ornées de témoins destinés à administrer la preuve que la dégradation ne s'aggravait pas. Les peintures étaient entièrement défraîchies et les sols carrelés laissaient transparaître quelque fatigue. Bref, ce n'était pas un château, mais cette demeure avait tout à fait l'aspect de celui de la belle au bois dormant.

La première réaction d'Antoine, en même temps qu'il déposait ses bagages, fut de la réveiller au plus tôt et à s'adresser pour cela à qui de droit, c'est à dire au maître de céans, l'ambassadeur, dont il ne connaissait jusque ici que le nom.

Antoine était encore perdu dans cette pensée quand, soudain, quelqu'un frappa à la porte. En l'ouvrant, il découvrit, sur le seuil, un homme vêtu d'un polo et d'un short, chaussé d'espadrilles et coiffé d'une casquette de marin breton. Il s'annonça : « Je suis l'ambassadeur ».

En un éclair, Antoine vit passer l'ombre fugitive de tous ceux qu'il avait connus à Bruxelles dans une vie antérieure, avec particule ou sans, de belle prestance ou

de petite taille. Aucun d'entre eux ne ressemblait de près ou de loin à celui qui se présentait devant lui.

Au demeurant, l'ambassadeur se montra, tout de suite affable et même prévenant ce qui n'est pas la qualité majeure de beaucoup de chefs de mission diplomatique. Il s'inquiéta des conditions de voyage de son nouveau collaborateur, lui proposa immédiatement de se changer pour le mettre à l'aise et l'invita à partager son repas du soir, son épouse étant absente. Il s'offrit aussi à lui faire découvrir, dès le lendemain qui était un dimanche, un coin de ce pays où il venait à peine de débarquer.

Au premier abord, la résidence de l'ambassadeur à Niamey était impressionnante. C'était un immense bloc de béton où tout avait été sacrifié aux pièces de réception qui occupaient la surface du rez-de-chaussée dans sa totalité.

La décoration qui devait être l'œuvre de professionnels du Quai d'Orsay était d'une sobriété presque monastique et ce grandiose hall de gare n'était égayé que par quelques tapisseries d'Aubusson signées Lurçat d'un modernisme exacerbé et par des objets d'art africain, rappelant au visiteur que l'on se trouvait bien sur le continent éponyme.

Dîner à deux dans la salle à manger principale avait paru à l'ambassadeur quelque peu tristounet et il avait fait servir le repas dans son appartement privé qui, par contraste, paraissait lilliputien, mais était plus intime, donc, plus chaleureux.